

# DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT



## Les fourberies de Scapin

De Molière

Mise en scène Laurent Brethome

Lu 8 déc 20:30 / Ma 9 déc 19:30 / Me 10 déc 19:30

Espace Malraux scène nationale de Chambéry et de la Savoie

Rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation du ma 09 déc



Espace Malraux  
scène nationale  
de Chambéry  
et de la Savoie

### Contact

Service des relations avec le public  
rp@espacemalraux-chambery.fr  
04 79 85 83 30

# Les fourberies de Scapin

Durée 1h50

Mise en scène Laurent Brethome

Avec Morgane Arbez, Florian Bardet, Cécile Bournay, Yann Garnier, Benoît Guibert, Thierry Jolivet, Jérémy Lopez (de la Comédie française), Anne-Lise Redais, Philippe Sires

Scénographie Gabriel Burnod

Lumière David Debrinay

Costumes Julie Lacaille

Création musicale et interprétation Jean-Baptiste Cognet

Dramaturgie Daniel Hanivel

Assistanat à la mise en scène Anne-Lise Redais

Conseiller acrobaties Thomas Sénécaille

Regard chorégraphique Éric Lafosse

Maquillage Emma Fernandez

Régie générale Gabriel Burnod

Régie lumière Sylvain Tardy

Régie plateau Gabriel Burnod

Regard bienveillant Catherine Ailloud-Nicolas

remerciements Jeanne et Georges Heynard, production Le menteur volontaire, coproduction Scènes de Pays dans les Mauges - Beaupréau - Scène conventionnée, Théâtre Jean Arp-Clamart Scène conventionnée, Le menteur volontaire est en convention avec le Ministère de la Culture et de la Communication, DRAC Pays de la Loire, la Ville de la Roche-sur-Yon et le Conseil régional des Pays de la Loire, avec le soutien du Conseil général de Vendée



Espace Malraux  
scène nationale  
de Chambéry  
et de la Savoie

# Les fourberies de Scapin

## Un parcours vers Scapin

En avril 2013 et après 10 ans de sillons creusés sur beaucoup de plateaux en France et à l'étranger, je me fais une crise de "théâtre". Alors je décide de repartir de zéro, dans ma manière de choisir un texte, dans mon désir de plateau, dans l'orientation de ma recherche, dans le choix de mes collaborateurs.

Je m'interroge sur la notion de "prétexte"... Prétexte à s'atteler au corps à corps avec une œuvre en ne partant pas d'une idée mais en ayant bien conscience que mon rôle premier est de raconter une histoire et de faire entendre un texte.

Très vite et après de nombreux cycles de lecture avec une dizaine de comédiens et comédiennes, mon désir se porte sur *Scapin*. Texte posé sur ma table de chevet depuis tout petit, théâtre total, théâtre d'interprète et de texte.

*Les Fourberies de Scapin* ramènent le théâtre à sa plus simple expression : le langage. Les mots suffisent à mettre le monde en critique. Cette pièce à l'écriture épurée est une magnifique machine de théâtre. C'est une fable sociale où les "masques" sont ceux des codes de notre monde actuel : hypocrisie, naïveté, fourberie, indécence, insolence se mêlent et concourent à un ensemble parfaitement écrit, rythmé et ludique.

Ces *Fourberies* se présentent tout naturellement sur mon chemin, j'y vois là l'occasion de concilier ma croyance en un théâtre festif, généreux et exigeant en m'appuyant sur un texte ancré dans l'inconscient collectif. *Les Fourberies de Scapin* est vraisemblablement une des pièces les plus connues du grand public, même les non-spectateurs de théâtre l'ont dans un coin de la tête...

## Habiter Scapin...

D'abord partir d'un constat historique : quand Molière écrit ses *Fourberies* en 1671, il se sait déjà malade. Il est à deux ans de sa mort, est épuisé par les grandes machines qu'il écrit pour la cour et accouche de son *Scapin* comme un cri de jouissance rapide et instinctif.

Molière est au sommet de son écriture... Dans *Scapin* il n'y a rien en trop : c'est vif, drôle, percutant, direct... Il y a même quelque chose de magique (un peu comme *L'Illusion Comique* de Corneille) dans l'enchaînement des scènes ; *Scapin* est cette figure de grand faiseur qui claque des doigts en enchaînant les fourberies.

Car il n'a rien à perdre... Ni non plus, rien à gagner... Il n'a aucun intérêt ni financier ni amical à aider Octave et Léandre face à leurs pères. Il y a une chose fascinante chez ce *Scapin* qui fait intrigue et théâtre de tout : rien dans les mains, rien dans les poches, tout dans les jambes et dans la bouche ! Du théâtre à cent à l'heure, des solutions immédiates à chaque problème posé.

Plus que jamais cette pièce légitime la formule souvent entendue dans notre métier : "Une très bonne distribution et un travail minutieux pour servir au mieux le texte et c'est déjà quatre-vingts pour cent de réussite !".

Il ne faut pas s'emparer de cette pièce pour essayer de lui faire dire autre chose que ce qu'elle dit si bien. Après, c'est une histoire d'identité, d'esthétique personnelle de metteur en scène et de point de vue sur l'ultime scène de Scapin et sa mort imminente ou feinte... En ce sens, je tiens pour exemple à mes yeux le travail remarquable de Jean-Louis Benoit en 1998 qui composait un Scapin simple et dépouillé, où la musique était œuvre de liaison du temps et où chaque comédien/comédienne était dans un mode de jeux, qui tutoyait la crédibilité d'un excès qui existe déjà de toute façon dans l'enchaînement même des intrigues ubuesques et jouissives mises en place par Molière. Contrairement à mes précédentes créations où le désir de travailler en troupe dans une fidélité d'histoire m'a amené à partir du comédien pour aller vers le rôle, j'ai cette fois le désir de travailler à l'inverse.

J'ai donc composé minutieusement ma distribution en fonction de mon rêve de plateau, d'incarnation et du respect du rapport d'âge entre les pères, les fils et les filles. Des fidélités d'interprètes s'y retrouvent (Philippe Sire, Thierry Jolivet entre autres) et des nouvelles associations se font jour (Cécile Bournay, Benoit Guibert entre autres). Le choix de l'éponyme est évidemment fondamental. C'est Jérémy Lopez, actuellement pensionnaire à la Comédie Française, qui sera ce Scapin de 2014. Je voulais un Scapin qui ressemble à tout le monde, physique banal, homme du peuple par excellence. Ce qui m'a guidé également dans ce choix, c'est la dimension « voyou » de Scapin... Capable d'être extrêmement calme et posé quand il s'agit de nouer les intrigues à haute voix ; mais également capable d'une fureur et d'un déchainement colossal au cœur de l'action. Je veux donc habiter une mise en scène de Scapin qui pour moi sera œuvre de modestie ... L'égo d'un metteur en scène pouvant mettre à mal la mécanique si belle et si bien huilée de Molière.

Laurent Brethome



4



Espace Malraux  
scène nationale  
de Chambéry  
et de la Savoie

# L'équipe artistique

## Laurent Brethome



Laurent Brethome a 34 ans. Il est metteur en scène, comédien et professeur au Conservatoire de Lyon. Formé à la Comédie de Saint-Etienne et assistant de François Rancillac, il dirige aujourd'hui une compagnie conventionnée en Pays de la Loire et est artiste associé à trois théâtres dans trois régions différentes (Rhône-Alpes, Ile de France et Pays de la Loire).

Boulimique de plateau et hyperactif, il a signé à ce jour une trentaine de mises en scènes dans des domaines très éclectiques (théâtre, opéra, seul en scène, performance, chantiers municipaux, petites formes en dehors des théâtres).

On peut noter sur les dernières saisons ses mises en scènes remarquées des *Souffrances de Job* de Hanokh Levin à l'Odéon Théâtre de l'Europe (Prix du public du Festival Impatience 2010) ; *Le Dodo* avec Yannick Jaulin au Théâtre du Rond Point (2011) ou encore *L'Orfeo* de Monteverdi avec l'Académie Baroque Européenne d'Ambronay (2013).

## Jérémy Lopez (de la Comédie française)



Comédien formé au Conservatoire de Lyon où il rencontre Laurent Brethome qui le distribue dans *L'ombre de Venceslao* de Copi, il intègre ensuite l'ENSATT. Pensionnaire de la Comédie-Française depuis octobre 2010 il est dirigé notamment par Jérôme Deschamps, Laurent Pelly, Jean-Pierre Vincent... En 2013, il joue entre autres dans *Les trois sœurs* (Alain Françon), *L'anniversaire* (Claude

Mouriéras), *Dom Juan* (Jean-Pierre Vincent), *L'École des femmes* (Jacques Lassalle), *Le Songe d'une nuit d'été* (Muriel Mayette). En 2014, il fait ses premiers pas au cinéma dans *À coup sûr* réalisé par Delphine de Vigan aux côtés de Éric Elmosnino et tournera pour la télévision une adaptation de *Dom Juan* sous la direction de Vincent Macaigne.

# La compagnie Le menteur volontaire

Aller vers le public, partager nos convictions, échanger nos pratiques est pour nous fondamental. Depuis toujours la compagnie s'implique dans des actions de formation, de transmission, d'animation à destination de tous les publics. Nous essayons, à l'occasion de nos créations, de proposer des stages, des ateliers, des interventions en milieu scolaire, des courtes formes pédagogiques, des lectures, des rencontres-débats... Par ailleurs, nous n'oublions pas que la plupart des acteurs de la compagnie se sont formés dans des conservatoires et des écoles nationales, nous entendons aussi aujourd'hui rendre à l'espace public ce qu'il nous a apporté dans nos années de formation.

Notre pédagogie s'appuie sur le plaisir du jeu, la mise en action ludique du plateau, la sollicitation de la créativité de chacun. Partir du jeu pour aboutir à la réflexion, plutôt que l'inverse, mettre la technique au service de l'art plutôt que le contraire. Laurent Brethome et Philippe Sire sont tous deux titulaires du Certificat d'Aptitude à la fonction de professeur d'art dramatique, ils enseignent tous deux au conservatoire de Lyon dont Philippe Sire est le directeur des études théâtrales. Laurent Brethome est artiste associé au conservatoire de Nantes, parrain de la promotion d'enseignement pré-professionnel 2009/2011. La compagnie assure des ateliers au Lycée Pierre Mendès France à La Roche-sur-Yon, au Lycée Saint-Exupéry à Lyon dans le cadre de l'option lourde théâtre, ainsi que dans les villes où Laurent Brethome est artiste associé (Beaupréau, Villefranche-sur-Saône).

On retrouve des comédiens du menteur volontaire dans de nombreux ateliers scolaires sur tout le territoire, notamment Anne-Lise Redais, Anne Rauturier, Julie Recoing, Françoise Lervy, Fabien Albanese et Denis Lejeune qui sont tous titulaires du Diplôme d'Enseignement d'art dramatique. Laurent Brethome a développé tout un programme d'ateliers et d'interventions en milieu carcéral (Maisons d'arrêts de La Roche-sur-Yon, de Villefranche-sur-Saône, Prison Saint Joseph à Lyon...) et dans les hôpitaux. Ces travaux ont parfois abouti à des représentations publiques (Théâtre de la Croix-Rousse Lyon, Théâtre de Villefranche, Esquisses d'été n°9). La compagnie propose régulièrement des stages ouverts au public amateur en lien avec les théâtres qui diffusent ses créations. Cela a notamment été le cas au Théâtre Jean Arp de Clamart en avril 2013. Laurent Brethome a animé un stage autour du texte de Philippe Minyana *C'est l'anniversaire de Michèle mais elle a disparu* avec un groupe d'adolescents.



# Pour aller plus loin...

## Travaux de recherche

Biographies de Molière

Caractéristiques de la farce, la Commedia Dell'arte.

## Autour du texte

Quels sont les traits de caractère du personnage de Scapin ?

Sous le discours léger de la comédie, quel autre discours plus « sérieux » Molière aborde-t-il ?

En quoi la pièce est-elle toujours contemporaine ?

Les scènes d'exposition : quelles sont les techniques employées par Molière pour présenter les données de la situation.

## Exposer une opinion

Que pensez-vous de ces paroles mises dans la bouche du personnage de Scapin ? : *Les jeunes gens sont jeunes et n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudrait, pour ne rien faire que de raisonnable ; témoin notre Léandre, qui malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire de son côté pis encore que votre fils. Je voudrais bien savoir si vous-même n'avez pas été jeune et n'avez pas dans votre temps fait des fredaines comme les autres.*

## Propositions d'études de texte

Acte I – scène 2. :

Les personnages et leur langage

Les procédés de comique

Le récit dans le discours.

Acte I – scène 4

L'argumentation

Les personnages et leur langage

Les temps verbaux dans un texte théâtral

Les procédés comiques : grossissement, répétitions, contrastes, opposition, parodie, satire, pastiche.



## Pistes pour débattre

Le rapport valet / maître

Les conflits de génération

La position des femmes dans la famille, dans le couple

## Source bibliographique

*Molière*, Fernand Egéa, Balises ( Ed. Nathan).

*Les Fourberies de Scapin* de Molière, Georges Forestier, Balises ( Ed. Nathan).

Interviews de Laurent Brethome et Jérémy Lopez :

<http://www.youtube.com/watch?v=Go4BNyIX4FY>

<http://www.youtube.com/watch?v=mrd-fbPoH1I>

Extrait de la pièce : <http://www.youtube.com/watch?v=PLvM755mvGE>





# Revue de presse

## Noir et flamboyant « Scapin »

Laurent Brethome confirme avec ces « Fourberies de Scapin » très noires son talent de metteur en scène et de directeur d'acteurs. En feu follet joyeux, Jérémy Lopez est époustouflant.

S'il installe la pièce, fidèlement aux indications de Molière, dans un port anonyme, forcément interlope, accueil de toutes les misères et de tous les trafics, Laurent Brethome le farde de couleurs très contemporaines et très sombres. Ce n'est pas la vieille ville si photogénique qu'il nous fait visiter, plutôt les docks inquiétants habités de grands conteneurs métalliques que nous découvrirons pivotants pour servir de caches, de ruelles, de prisons et surtout d'objets de plateau propices aux sauts, aux courses-poursuites, aux escalades. Qui résonnent aussi des coups violents qu'ils reçoivent. Ici, les bruits sont soit feutrés, soit brutaux. La mise en scène est très physique – Scapin est une pièce jeune (même si Molière l'écrit à la fin de sa vie) – et les comédiens enchaînent les acrobaties, occupant tout l'espace scénique.

Entre ces conteneurs se fauillent des personnages capuche rabattue sur les yeux qui s'appellent du geste ou du sifflet, échangent cigarettes et autres produits indéterminés, triment des bonbonnes de gaz. L'endroit est assez sinistre, il évoque des dangers très actuels, et la suite nous le confirmera : on y bastonne ferme, on y manie la lame avec dextérité (voire la tronçonneuse), on sort un flingue pour un mauvais regard, pas de code d'honneur empêchant de se jeter à plusieurs sur un homme isolé... Laurent Brethome n'hésite pas à verser l'hémoglobine et à nous offrir quelques scènes de grand-guignol. Ce sont les bas-fonds de n'importe quel port, de ceux que hante la peur et que tiennent les bandes. Un lieu poissé de sang où seule la débrouille permet à un Scapin de survivre.

## Effrayant et jubilatoire

Ce serait mal connaître le metteur en scène et l'auteur que de croire que seuls les misérables sont capables de vilenies : Argante et Géronte, chacun à sa manière, sont tout aussi dangereux. Le premier, incarné par Philippe Sire, est un grand bourgeois corseté de noir comme un croque-mort dont les poches recèlent beaucoup trop d'argent pour être honnêtes. Géronte (Benoît Guibert), quant à lui, méchant comme une teigne, sait faire mordre la poussière à n'importe quel petit malfrat. On sent que leur pouvoir à la fin l'emportera et que l'insolence ne peut s'imposer qu'un instant, celui du théâtre. Tous deux ont pour principal souffre-douleur leur propre fils, dont aucune désobéissance n'est tolérée, fils qu'on soufflette, humilie, bat comme plâtre.

Il ne faudrait pas croire cependant que le metteur en scène oublie de nous donner la comédie. On rit beaucoup à ce Scapin. D'abord parce que Laurent Brethome en rajoute dans le comique de répétition pour la plus grande jubilation des spectateurs. Il est à noter que les interprètes sont parfaitement justes et précis, tout est millimétré et la mécanique bouffonne opère à merveille. Ensuite parce qu'il introduit dans la pièce de courtes séquences comme des clins d'œil au public d'aujourd'hui. Par exemple, celle fameuse de la galère où Scapin, pour échapper aux questions, se met à siffler Il était un petit navire, bientôt imité, bien malgré lui, par son interlocuteur... Et de moquer la xénophobie d'hier en répétant à l'envi : « Turc. Turc ? Oui, Turc. ».

Si toute la distribution est homogène et remarquable, le Scapin de Jérémy Lopez est passionnant : sa rouerie éblouit d'autant plus qu'on sent chez lui une véritable joie à faire fonctionner ses cellules grises, une authentique loyauté pour ses jeunes maîtres. C'est un politique et l'organisateur réel des Fourberies. Il répartit les rôles, attribue sa place à chacun, a cent idées à la fois qu'il met en scène comme de petites pièces à l'intérieur de la grande. Et, dans le final que Laurent Brethome tire du côté de la tragédie, il sait trouver les accents de Sganarelle et faire référence à la mort sur le plateau de l'immense Molière. Scène sublime et bouleversante.

Les Trois Coups.com | 09-10-2014 | Trina Mounier



# Fraîches et piquantes, Les fourberies de Scapin frappent fort lorsqu'elles sont mises en scène par Laurent Brethome

Un cri. Des sanglots.

Ça a commencé comme ça.

Octave découvre que son père, monsieur Argente, a décidé de le marier à la fille de Géronte, son ami ; mais Octave est amoureux de Hyacinthe, une jeune fille pauvre et (apparemment) orpheline. Le fils de Géronte, Léandre, est éperdument amoureux de Zerbinette, ayant grandi parmi les gitans. Désespérés, les deux fils font appel à Scapin, valet de Géronte, expert ès fourberies, pour les tirer d'affaire. Par ses brillantes intrigues, Scapin trompe tout le monde, au nom de l'amour, mais il n'oublie pas, au passage, de régler ses comptes. Adapter du Molière est un défi très difficile : il faut éviter les écueils du trop-contemporain, ne pas être trop classique, respecter le texte tout en l'actualisant... Défi relevé haut la main par Laurent Brethome. Son Scapin n'a « rien dans les mains, rien dans les poches, tout dans les jambes et dans la bouche ». Force est de constater que ça va cogner et jouter jusqu'au 11 octobre au Théâtre de la Croix-Rousse.

Vous arrivez. Les acteurs sont déjà en scène, dans une atmosphère pleine de lueurs et de fumée, sur fond de bruits bizarres : roulis de l'eau, poulies qui cliquettent... Les deux grands containers vous font comprendre que l'on est sur des docks. Et d'entrée de jeu, le texte court, les personnages fusent... Si Molière reste un classique et commence par la plus banale des scènes d'exposition, Laurent Brethome réussit cette exploit de nous faire croire à un début in medias res, tant les acteurs virevoltent. Mais cette célérité du jeu prend tout de même le temps de nous faire rire, et de nous faire comprendre l'histoire : le rythme est extrêmement bien géré : pas une fois sur n'a-t-on le temps de s'ennuyer. Les pauses alternent avec les accélérations, ce qui prouve une très bonne maîtrise non seulement du tempo dramatique mais aussi des enjeux du texte.

Dans cette mise en scène, ça court, ça frappe, sans concession. Il n'y a pas de surcharge lyrique, pas d'ornementation superflue. Pour Laurent Brethome, Molière va droit à l'essentiel. Prodigieusement, sa mise en scène reproduit cet effet et ne s'embarrasse donc d'aucun superflu. Cette sobriété n'est pas une pruderie. Du faux-sang, il y en a, comme des claques, et des coups. On ne fait pas dans la dentelle. Et pourtant, l'on rit.

« Pour ce que rire est le propre de l'homme », disait Rabelais, et l'on ne peut qu'approuver cette citation devant cette mise en scène des Fourberies de Scapin. Jamais la pièce n'est prise de tête, le sens est franc, direct, il n'y a pas de symbolique compliquée ou de sens métaphysique caché. Reste le rire, communicatif. Certes, le texte est sacré, on n'a pas le droit de le modifier. Mais Laurent Brethome parvient à le détourner si astucieusement que lorsqu'un personnage finit une réplique d'un autre, ou répète ce qu'il vient de dire, on jurerait que c'est ce que Molière eût voulu. Les acteurs ont si bien intégrés les mots qu'ils se les sont accaparés, et on n'imagine plus un seul

instant que la pièce date du XVII<sup>e</sup> siècle : on dirait qu'il est contemporain. Mais le jeu du texte n'est pas le seul, il y a aussi un jeu avec les corps, ce corps que l'on frappe et que l'on embrasse, ce corps qui connaît le confort puis la baston. Une maîtrise corporelle qui va jusqu'à rappeler Louis de Funès par certains côtés. Ou bien Agathe Natanson, dans Oscar, que parodie à merveille la sémillante Hyacinthe. Un humour du geste qui touche autant à la farce qu'à la danse.

On pourrait reprocher aux acteurs de déclamer un peu trop leur texte, de l'aimer un peu trop. Au tout début, lorsque tout s'installe, on croirait en effet entendre des alexandrins. Mais ici, point de rime ni de mètres : c'est juste que la prose est bien dite. Certes, Laurent Brethome est professeur au Conservatoire de Lyon, mais on ne peut pas l'accuser de classicisme.

### Une œuvre « rebelle »

Les fourberies de Scapin trouvent leur beauté dans le caractère hybride qui leur est aujourd'hui conféré. Toutes les ressources nécessaires sont convoquées pour faire résonner ce texte magnifique. On va de la farce à la danse, du tragique au burlesque, on trouve même des passages de rap, et de la variété française. Rien pourtant d'un astucieux collage post-moderniste : ici, il s'agit uniquement de trouver le meilleur médium, la meilleure façon de faire passer un message. S'il faut du gros beat et des cris pour s'exprimer, on y va. S'il faut au contraire un silence accablant, et des larmes, c'est égal.

La grande force de cette mise en scène est l'adaptation totalement réussie. Situer l'action sur des docks peut sembler bizarre : l'action moliéresque se passe à Naples. Mais l'on comprend vite que ce n'est pas une décision gratuite : en ce lieu où passent dealers, témoins indiscrets, violeurs et mafias, toute la violence du monde de Molière s'exprime. Les valets sont en baskets, blousons de cuir et bonnets de laine, les maîtres (Argente et Gêronte) sont visiblement des patrons. Les fils, des simulacres de bellâtres italiens. Les costumes, conçus par l'excellente Julie Lacaille, sont parfaitement intégrés à l'histoire qu'ils racontent. Tout, jusqu'au moindre détail, est pensé. Les containers ne sont pas que du décor : ils sont aussi des supports de jeu, tout comme la cabine de commandement et la façon – très spéciale – qu'ont les personnages d'en descendre. Remplacer les épées par des revolvers était déjà utilisé dans le Romeo + Juliet avec Di Caprio, mais ici, l'on a aussi des battes de baseball. Le sac est un sac, mais aussi une poubelle (réminiscence beckettienne ?) puis un container. Bref, on joue avec les tailles, les échelles, on inverse le grand et le petit.

Les rapports de force sont magnifiquement mis en avant dans cette mise en scène. Si la confrontation valets/maîtres est logiquement représentative des rapports faibles/puissants, il est essentiel de montrer aussi l'opposition des pères et des fils. Loin d'une énième mise en cause de la tyrannie paternelle, c'est-à-dire de Dieu, Les fourberies de Scapin touche ici à un problème central : la transmission du pouvoir. Les pères décident du mariage de leurs fils, mais les fils décident de se marier eux-mêmes, et les femmes veulent disposer de leur corps. Moment unique au théâtre où tous les intérêts se confondent, seul le personnage de Scapin va parvenir à intriguer tout le monde. Tout le monde est joué, dupé, trompé, jusqu'à la scène de reconnaissance finale, topique dans la comédie classique, où la dupe est Scapin. Ce dernier n'est

d'ailleurs ni sauf, ni sauvé. À tromper son monde, il se met en danger : ses démêlés avec la justice sont maintes fois rappelés. Et surtout, il s'aggrave dans la violence. Un véritable monstre naît sur scène, dans une surenchère de la sauvagerie, une exagération, un excès qui touche à la folie.

Dans cette débauche d'effets spéciaux, on peut choisir de voir un côté « blockbuster » pouvant faire frémir les tenants d'une conception classique du théâtre selon quoi il faut plaire et émouvoir, il faut instruire par le rire. Mais ici, c'est un autre théâtre qui prend forme, transgression ultime envers les théories contemporaines de Molière.

« Vaut mieux encore être marié qu'être mort ! »

Le détournement majeur qu'effectue cette pièce est l'irrespect total des théories du XVIIIe siècle, selon lesquelles la comédie est un instrument de correction des mœurs. Il faut se moquer d'un personnage méchant, et par ce rire agressif, l'on s'engage à ne pas devenir cette figure blâmable. Laurent Brethome refuse cette vision. À la place, il offre un rire franc, un rire solidaire, qui crée du lien dans la société. En ces temps de repli identitaire, de discriminations et haines séparatistes, il fait bon de rire ensemble. Toute la salle rit en chœur, non pas contre les personnages mais avec eux. Tour de force magistral de cette mise en scène incroyable. Le rire perd sa valeur d'arme afin de mieux célébrer la joie de vivre.

Ce théâtre n'oublie pourtant pas sa férocité. Tout le temps, on y risque sa vie, et la violence est réelle : le sang, même faux, coule à flots. L'imagerie des docks, associée aux trafics louches, et les illusions de troupes armées viennent effrayer le spectateur. L'atmosphère pleine de fumée, l'éclairage parfois à contre-jour des acteurs créent un brin d'angoisse qui ressurgit de part et d'autres de la pièce. Mais ce spectacle de la brutalité s'accommode très bien de la comédie : ne s'agit-il pas, selon l'Unesco, du genre théâtral cruel par excellence ?

Cette prouesse dramatique serait impossible sans les acteurs géniaux que sont Morgane Arbez, Florian Bardet, Cécile Bournay, Yann Garnier, Benoît Guibert, Thierry Jolivet, Anne-Lise Redais, Philippe Sire et Jérémy Lopez, pensionnaire de la Comédie Française depuis 2010. Ancien élève de Laurent Brethome et lyonnais « pure souche », Jérémy Lopez campe un Scapin terrible. Son efficacité théâtrale est à la hauteur des ambitions de son metteur en scène, son charisme époustouflant révèle avec précision et force, les différentes facettes de son personnage. Loin des interprétations classiques, Jérémy Lopez révèle un art de la scène à couper le souffle.

Les fourberies de Scapin, vous l'avez compris, sont un pur moment de joie. Pour apprendre « que diable allait-il faire dans cette galère ? », rendez-vous avant le 11 octobre au Théâtre de la Croix-Rousse. Le staff vous y accueillera avec sourire et efficacité. Dépêchez-vous, il n'y en aura pas pour tout le monde.

L'envolée culturelle | 08-10-2014 | Willem Hardouin



## JEREMY LOPEZ : LE NOUVEAU SCAPIN

Laurent Brethome remet Scapin au goût du jour. La farce de Molière est oubliée des metteurs en scène qui préfèrent monter Le Misanthrope ou Tartuffe. La dernière fois que la pièce a été donnée à la Comédie-Française c'était en 1997 ! Alors puisque la maison de Molière ne le monte plus, le jeune metteur en scène Laurent Brethome, l'un des plus doués de sa génération, a choisi Jérémy Lopez, pensionnaire de cette digne maison, pour incarner le rôle. Et c'est parti pour trois mois de tournée. Un des spectacles les plus réussis de cette rentrée !

On avait fini par oublier Scapin. Plus aucun théâtre subventionné ne monte cette comédie. Il nous restait les souvenirs de Philippe Torreton chez Jean-Louis Benoît dans la salle Richelieu en 1997 et de Daniel Auteuil chez Jean-Pierre Vincent dans la Cour d'honneur à Avignon en 1990. La pièce était tout simplement sortie de notre esprit. Quel bonheur de la retrouver avec la vision moderne de Laurent Brethome. Il parvient à la rendre accessible et moderne tout en conservant la saveur de la farce en gommant le côté commedia dell'arte qui la rend parfois indigeste.

L'action se déroule sur les docks d'un port de marchandise autour de deux énormes conteneurs. Cela sent les petits trafics, la drogue, des individus mystérieux en capuche rodent dans une ambiance ombrageuse. Scapin, ancien galérien et valet va aider deux fils à papa à résoudre leurs problèmes de mariage et faire entendre raison à leurs père. Il invente ainsi des stratagèmes pour se venger des puissants. Jérémy Lopez s'est échappé pour quelques mois de la Comédie-Française pour intégrer cette production. Il a le physique de l'homme du peuple, de l'homme simple. Le jeune pensionnaire est énergique et tout en finesse. Il incarne un Scapin de son temps, mi voyou, mi humaniste.

La mise en scène de Laurent Brethome fait totalement oublier le théâtre de tréteaux. On est au cinéma. Il y a une pincée de film noir avec une tension sur le fil et une pincée de film d'action avec son lot d'hémoglobine et de sueur. C'est énergique. Les grandes scènes sont de purs moments de bonheur. La scène 7 de l'acte II et le fameux « Mais que diable allait-il faire dans cette galère ? » est géniale. Benoît Guibert qui interprète Géronte est formidable. Un peu plus tard dans la scène du sac, il sera hissé dans une poubelle en plastique qui vole dans les airs. Une sacrée trouvaille qui fonctionne à merveille dans cette atmosphère portuaire.

Scapin se donne sans compter pour ces fils de bourgeois afin qu'ils puissent épouser les filles qu'ils aiment. Rien de ne l'y oblige. Mais la vie est ingrate. Cléante et Octave, les puissants abandonnent l'homme du peuple sur le quai désert, une fois leurs affaires résolues. Scapin rampe alors dans la brume, seul. Il s'accroche à un transpalette et implore qu'on le laisse mourir. « Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure ». Cette phrase plusieurs répétée par Jérémy Lopez est bouleversante. L'image de solitude ne laisse aucun doute quant à l'issue de la vie de Scapin. Ici il n'y a point de clin d'œil pour signifier la fin de la farce. Car on n'a plus envie de rire. Laurent Brethome nous donne à réfléchir sur l'œuvre de Molière, entre légèreté et gravité. Une grande réussite.

sceneweb.fr | 05-10-2014 | Stéphane Capron



Espace Malraux  
scène nationale  
de Chambéry  
et de la Savoie